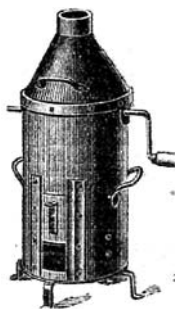
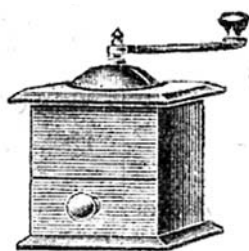


## LA VIE QUOTIDIENNE

On veillait peu, on se couchait de bonne heure et on se levait tôt. Le premier travail de la maman était d'allumer la cuisinière qui chauffait le logement et était très utilisée pour cuisiner. Le bois était préparé à côté, souvent rentré par les enfants dans la huche à bois. Le petit bois était tiré des fagots que le père avait faits quand il avait façonné ses affouages. Si on n'avait pas une pompe près de l'évier pour tirer l'eau du puits dans la maison, il fallait aller chercher de l'eau au puits dans le jardin. La famille se levait, déjeunait, un café au lait et des tartines de pain avec de la confiture faite par la maman dans sa belle bassine cuivrée.

La cuisinière en fonte émaillée a pris place dans les maisons vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en complément de la cheminée qui n'était pas pratique pour cuisiner. Les plus récentes avaient même une réserve d'eau qui chauffait et donnait de l'eau chaude par un petit robinet (voir ill. p. 5). Mais une bouilloire en cuivre ou en aluminium assurait la consommation d'eau chaude en permanence.

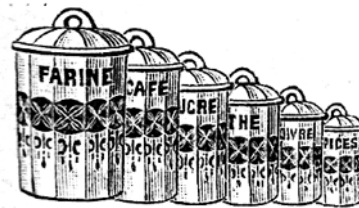
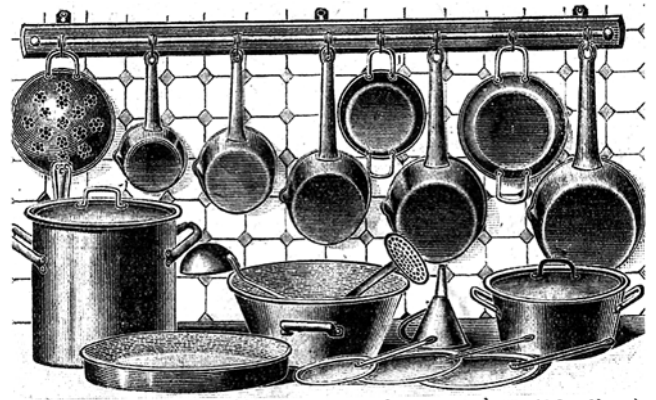
Sur la cuisinière il y avait souvent la cafetière avec un café toujours prêt et chaud à offrir à qui passait dire un petit bonjour. Il arrivait qu'on soit obligé de griller son café qu'on recevait en grains verts puis, après la torréfaction, il fallait le mouliner, assis sur une chaise, avec le moulin à café bien calé entre les cuisses.



On faisait sa toilette directement sur la " pierre à eau " (évier) à l'eau froide qui arrivait sur l'évier par l'intermédiaire d'une pompe reliée au puits ou la réserve d'eau située à la cave. En 1957, arrive l'eau courante potable sur l'évier. Dans certaines maisons, on se lavait dans un coin de la maison grâce à une bassine en tôle émaillée ou un nécessaire de toilette déposé sur une " table de toilette " recouverte par un marbre.

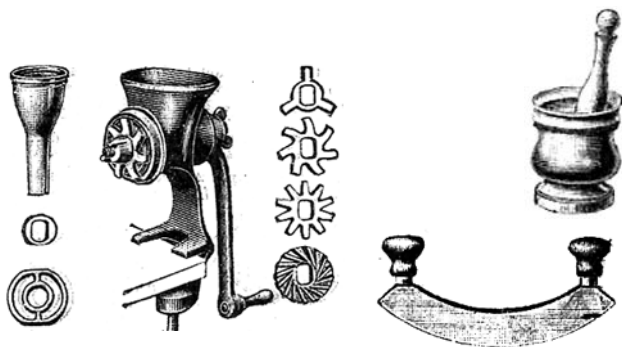


La cuisine était équipée d'une batterie de cuisine, en évidence à portée de mains, avec la boîte à sel et les boîtes décoratives de farine, café et autres. La maman cuisinait dès le matin une viande si elle en avait dans sa cocotte noire qui mijotait sur le côté de la cuisinière. Il y avait au menu du lapin ou de la volaille élevée par la famille.

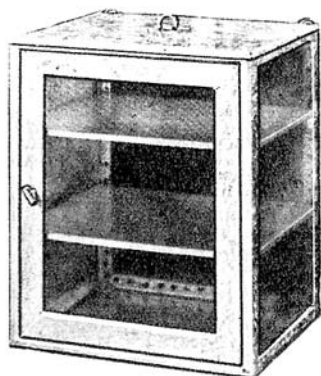


A la campagne, dans un grand " pot au feu ", une soupe aux choux embaumait toute la maison, on y faisait cuire doucement les légumes du jardin avec un morceau de lard du cochon qu'on avait élevé et une saucisse faite maison. On mangeait souvent la saucisse à midi et le lard froid le soir avec de la moutarde.

Quand on tuait le cochon c'était une journée bien occupée. Il fallait faire les saucisses, le boudin, le pâté, le fromage de tête, faire saler, dans les pots de grès, la viande à conserver. On faisait des terrines de pâté pour le dimanche, un bon pâté lorrain avec des morceaux de viande de porc marinés, cuits dans une bonne pâte feuilletée. Certains aliments étaient conservés au frais à la cave, à l'abri des rats et souris dans un garde-manger.



On faisait aussi des conserves de fruits et de légumes, des paniers entiers de haricots à effiler et à enfiler dans les bouteilles. Les petits pois, s'ils n'étaient pas assez stérilisés, fermentaient facilement et les bouteilles « pétaient » et ça sentait très mauvais. On mettait aussi les mirabelles dans des bouteilles pour les utiliser sur des tartes. On les retirait de la bouteille avec un fil de fer coudé à l'extrémité.



On stérilisait dans les bouteilles mais plus tard, on mit dans des bocaux qu'on rangeait soigneusement sur des étagères à la cave. Les personnes les plus riches ou des commerçants qui avaient de grandes quantités à garder au frais, se faisaient livrer des gros pains de glace qu'ils cassaient et mettaient dans des récipients, dans un endroit souvent appelé " la glacière ", pour rafraîchir boissons ou autres denrées.

Les dimanches soirs, la maman faisait des plats simples comme de la semoule au lait ou du riz au lait. Le soir en semaine, pour le souper on mangeait bien volontiers des pommes de terre rôties avec des " chons " de lards bien grillés, ou une soupe de légumes du jardin. Le samedi, on faisait une panade avec les restes du pain de la semaine. On ne jetait pas le pain, on le coupait en tranches, pas question de le casser. On le gardait dans un sac en toile et à la fin de la semaine on faisait la panade :

- prendre des croûtes de pain dur, les casser en petits morceaux et les mettre dans une casserole avec de l'eau ou du lait, le sel et le poivre. Laisser mijoter à feu doux sans remuer, jusqu'à ce que le pain soit fondu. La cuisson terminée, ajouter les jaunes d'œufs, terminer avec un morceau de beurre, dans le meilleur des cas. S'il restait un gros morceau de pain, on en faisait du pain perdu comme dessert :

- couper le pain en tranches, s'il est très sec, les mettre dans un peu de lait, sinon les tremper dans des jaunes d'œufs sucrés et les cuire à la poêle.

Comme on avait des poules, on avait de bons œufs ; le dimanche ma belle-mère faisait un beau gâteau mousseline et des œufs à la neige. Quelquefois, le dimanche on faisait de gaufres, avec un gaufrier qu'on posait directement sur le foyer de la cuisinière dont on avait retiré les cercles.

Pour goûter, les enfants venaient chercher une tartine de saindoux avec un peu de sel dessus ou une tartine mouillée avec un peu de chocolat en poudre.

“ Guette le lait !”, il fallait surveiller le lait que l'on mettait à bouillir. Il avait la fâcheuse habitude de sortir de la casserole et de s'étaler en brûlant sur la cuisinière ; cela « parfumait » la cuisine !

On allait, vers 6 heures chercher le lait directement à la ferme, avec un broc à lait ou pot de camp. On le cuisait tout de suite car il tournait facilement. On en mettait dans un récipient et on le laissait reposer pour faire de la crème et du fromage blanc. On aimait bien aller chercher le lait, on faisait tourner le broc, qui quelquefois se retrouvait à terre ! Il y avait une ferme dans chaque rue, donc on allait au plus près de sa maison.



Les enfants n'avaient pas d'argent de poche. Si on allait faire une course pour quelqu'un, il arrivait qu'on nous laisse la monnaie. Aussitôt, on allait à l'épicerie chercher des bonbons à un sou, des caramels gagnants, des bâtons de réglisse, du Zan, des cachous, des coquillages à sucer. On venait à la cuisine manger ces bonbons, confortablement installé à côté de la cuisinière en écoutant le feu ronronner doucement.

Pendant que les enfants se préparaient pour aller à l'école, la mère allait nourrir les animaux de la maison, les poules, les lapins, quelquefois le cochon à qui on donnait les « eaux grasses » (eaux qui avaient servi à laver la vaisselle des repas). Pour nourrir les poules, on avait glané du grain quand les moissons étaient finies. Les agriculteurs autorisaient les gens à venir ramasser les grains, les épis tombés sur les champs. Pour les lapins on coupait tous les jours de l'herbe et on rentrait un peu de foin pour l'hiver. Il arrivait aussi que, dans certaines familles, on élève une ou plusieurs chèvres ou une vache ; tous pâturaient dans les vergers. Il fallait traire la vache ou la chèvre. Sinon, on allait acheter du lait chez les agriculteurs du village. Le broc à lait en aluminium était souvent bien rempli et il ne fallait pas le renverser.

Au village tout le monde travaillait aux champs ; chacun avait un jardin, un champ, donc le travail ne manquait pas.

La maman commençait à préparer la soupe ou les légumes qui cuisaient sur la cuisinière toute la matinée. La soupe était moulinée avec le moulin traditionnel. On ne mangeait pas de la viande tous les jours. On faisait des conserves salées ou fumées quand on tuait le cochon. On tuait poules et lapins qu'on élevait. Les peaux des lapins étaient conservées et confiées à un « marchand de peaux de lapins » qui passait dans les villages. Il se signalait avec une clochette et achetait les peaux pour quelques sous.



La mère cuisait le pain une fois par semaine. Chaque foyer, ou presque, possédait un four à pain dans la maison. La pâte était pétrie dans le pétrin et le pain était entreposé dans la maie.

Les toilettes qu'il fallait régulièrement vider, se trouvaient dans un petit cabanon en bois au fond du jardin. Des morceaux de papier journal, accrochés au mur, constituaient le seul papier hygiénique en usage.

La grande toilette se faisait une fois par semaine dans un grand baquet au milieu de la cuisine.

Quand il faisait très froid, on chauffait des briques en terre cuite dans le four de la cuisinière et, entourées de chiffon, on les mettait dans le lit pour chauffer un peu les draps. Le lendemain matin s'il avait gelé, de jolis dessins de givre s'étaient étalés sur les carreaux. Plus tard, les lits furent chauffés avec de jolies bouillottes ou des bassinoires en cuivre pour les plus argentés. Les grands-mères qui tricotaient ou raccommodaient assises, posaient leurs pieds sur des chaufferettes.



La maman raccommodait tout le linge, avec le fil à repriser, à la lumière de la bougie, de la lampe à huile ou de la lampe à pétrole et, plus tard à la lumière de la lampe électrique qu'on pouvait tirer pour amener à la bonne hauteur pour bien voir l'ouvrage. Les femmes tricotaient beaucoup. La pelote de laine dans la poche, il n'était pas rare de les voir dans la rue discuter en tricotant, surveillant les enfants qui y jouaient ou le bébé bien emmaillotté posé dans une charrette ou un parc.



La journée de la femme était très longue. Elle se couchait largement après tout le monde. Les femmes travaillaient rarement à l'extérieur ; le plus souvent elles restaient à la maison pour tous les travaux divers et pour s'occuper des enfants. Les jeunes filles, si elles étaient filles d'agriculteur, travaillaient avec la famille dans les champs. Les filles d'ouvrier allaient travailler souvent à Toul, à la chemiserie. Elles y allaient à pied ou en vélo.

Ma belle-mère me racontait que ses amies et elle-même allaient travailler ou danser en dehors du village. Elles faisaient le chemin à pied avec les copines et, quand il commençait à faire nuit, les garçons se cachaient pour les effrayer. Il arrivait qu'elles prennent le train, à la gare en bas. Il fallait descendre et remonter cette route de la gare.



## L'ÉCOLE

Pour aller à l'école, les enfants mettaient leur blouse noire avec un liseré rouge, un pantalon court pour les garçons et un tablier pour les filles. Quelquefois le cartable était entièrement fait à la main en toile bleue.

Dans le cartable, un plumier en bois avec un crayon, un porte-plume, avec une plume Sergent-major, une ardoise en ardoise -ou en carton pour les enfants moins argentés-, une « torchette » et une craie. On faisait le calcul mental principalement sur les ardoises.



Le cahier du jour qu'on couvrait de papier kraft bleu, que les parents devaient signer était très important ; on faisait des compositions tous les mois ; on était noté. Le cahier de poésies devait être bien décoré. La journée commençait par la date et la leçon de morale. Les mauvais élèves coiffaient un bonnet d'âne ou recevaient des coups de règle sur les doigts. Les meilleurs recevaient des félicitations et, dans certaines écoles, des prix en fin d'année.

Monsieur et Madame Caron m'ont expliqué qu'au premier étage de l'école de Villey-le-Sec, il y avait le réduit à bois. Les enfants rentraient le bois et le rangeaient dans cet espace. Puis, au cours de l'hiver, tout un chacun était de corvée de bois. Il fallait aller le chercher et le descendre pour remplir la huche à bois qui approvisionnait le gros poêle qui trônait au milieu de la salle de classe.

Les enfants étaient en récréation dans la rue, sur la place, et couraient autour du marronnier. Les toilet-





tes dans le petit appentis extérieur étaient séparées en deux, côté rue pour les garçons, côté jardin pour les filles. Les cours étaient aussi séparées, les filles en haut, les garçons en bas. Bernard Caron se souvient, après guerre, d'avoir mangé à l'école des biscuits vitaminés distribués à tous les enfants. Moi, je me souviens seulement d'une distribution de lait dans des quarts en feraille, ce qui a contribué à m'écœurer définitivement du lait. Mais, ce dont chacun se souvient, c'est d'avoir, tous les soirs, « dégusté » une cuillerée d'huile de foie de morue. C'était affreux mais on ne pouvait pas s'y soustraire.

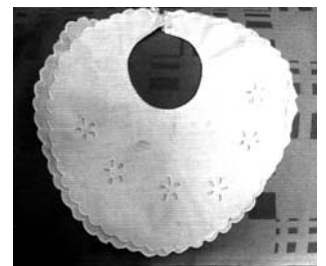
#### LE DÉROULEMENT DE LA VIE À LA CAMPAGNE

La vie à la campagne suivait souvent la coutume. Les bébés naissaient au village, à domicile. La future maman allait en visite chez la sage femme à Toul. Madame Colin José m'a raconté avoir accouché de ses enfants au village pour la dernière fois en 1961. La sage femme est venue de Toul. La maman bénéficiait d'une « aide aux mères » pour faire le travail à la maison en attendant qu'elle soit en capacité de retra-



vailler. La déclaration à la mairie était faite par le père ou un voisin quand le père était absent. A la suite, on baptisait les enfants vêtus d'une belle robe blanche entourés du parrain et de la marraine. On ne sortait pas les bébés tant qu'ils n'étaient pas baptisés.

On emmaillotait le bébé dans une « coutrotte », un carré et une pointe en tissu plus ou moins éponge. On relevait le tout à la taille et on maintenait avec une bande, quelquefois tricotée maison, tenue avec une « épingle de nourrice ». Et on lui mettait un beau bavoir brodé.



Pour aller à la messe, on mettait les habits du dimanche, un chapeau et des gants assortis pour les dames. Les hommes allaient quelquefois aussi à la messe, sinon ils attendaient les femmes au café du village devant une « chopine ». L'après midi, on sortait dans le village et des activités spontanées se mettaient en place : discussions, accordéon, chants et, parfois, bal au village.

Le jour de la fête au village, le deuxième dimanche de septembre, était l'occasion de rassembler toute la famille autour d'un bon repas. Les enfants allaient sur les manèges. A l'époque, il pouvait y avoir deux manèges, les petites chaises appelées les « cricri » et un « chevaux de bois », plus un tir à la carabine et un « chamboule tout ». Après la messe, les jeunes passaient dans les maisons pour vendre « les livrées », petits rubans de couleur qu'on accrochait sur la poitrine à l'aide d'une épingle.

Après guerre, monsieur le curé montait au village et passait des films. Il mettait la main devant l'objectif quand les scènes étaient jugées osées, comme deux amants qui s'embrassaient. On passait aussi des dis-

ques « 78 tours » sur un phono à aiguille qu'on remontait avec une manivelle. On écoutait Tino Rossi, Edith Piaf, Lucienne Boyer, Maurice Chevalier, etc., des morceaux d'accordéon et on dansait.

On allait au catéchisme et on faisait sa communion. C'était une grande fête. On faisait une retraite et on allait régulièrement à la messe. Dans mon village, on allait six mois durant à la messe basse tous les jours à 6 heures et on allait à l'école après. Il fallait se confesser et faire la répétition de la cérémonie. Mes parents avaient, comme beaucoup, emprunté ma robe de communiant. Les garçons portaient leur premier costume d'homme avec, au bras, un beau brassard brodé.



Le repas se faisait à la maison ; on s'y préparait longtemps à l'avance ; on sortait la nappe de damassé blanc et les serviettes assorties. La belle vaisselle aussi était de sortie ; on faisait des menus ; on invitait la parenté. Au dessert, on servait un beau gâteau surmonté d'une jolie communiant.

Les vêpres de l'après-midi étaient souvent émailées de voix un peu fortes car le repas était bien arrosé. On recevait des cadeaux : un beau missel, un chapelet, quelquefois une montre.



On se mariait souvent dans le village de la mariée et avec quelqu'un du village ou des environs proches. Dans la coutume, le marié payait la robe de mariée mais n'avait pas le droit de la voir avant l'heure du mariage. Le repas se faisait le plus souvent chez la mariée avec légumes et viandes de la maison. Les cadeaux de mariage étaient peu nombreux : une casserole, des couverts. Les plus riches recevaient une ménagère, une cocotte, des verres etc. On faisait venir un photographe qui prenait une photo de famille avec les mariés sur des escaliers.



On avait souvent le malheur de mourir assez jeune, notamment pour les jeunes mères, en couches. On préparait le mort ; on couvrait les miroirs ; on arrêtait les pendules. Puis on mettait des bougies, un pot avec de l'eau bénite. Chaque maison possédait de l'eau bénite avec une branche de buis qui avait été bénie le jour des Rameaux. On veillait les morts trois jours de suite. Les voisins, les amis venaient veiller.



Annette Martin, Jacqueline Georgin et des voisins veillèrent une morte, rue du Fort ; un cousin est arrivé de Paris par le train, puis à pied depuis la gare. Il a commencé à raconter des histoires. Ils ont ri jusqu'à cinq heures du matin. Il était courant d'offrir aux veilleurs un petit verre de goutte (mirabelle ou autre).

Monsieur Gérard, menuisier rue du Fort, faisait le cercueil. Le mort était porté à l'église puis en terre par les amis ou la famille. La famille creusait le trou dans le cimetière. Sinon, comme me l'explique Bernard Caron, c'était un fossoyeur de Gondreville qui montait à pied. Il venait avec sa pelle sur l'épaule. Malgré la tristesse engendrée par la mort, on faisait souvent une petite collation en sortant du cimetière en hommage au mort ; les souvenirs évoqués n'étaient pas forcément tristes.

Lorsque je travaillais encore à la mairie au-dessus de l'école, une mésaventure est arrivée à une vieille dame qu'on enterrait. Il gelait et le trou était difficile à creuser. Les gens, au sortir de l'église, posèrent le cercueil à l'entrée du cimetière ; mais, comme il y avait une sorte de verglas, le cercueil se mit à descendre la rue et les hommes de la famille durent courir pour le rattraper. Une dernière aventure pour cette digne personne âgée.

## LES JOUETS DES FILLES... ET DES GARÇONS

Avant la guerre de 1939-1945, les filles n'avaient pas beaucoup de jouets, ni même le temps de jouer. Très tôt, elles aidaient la mère de famille à tenir la maison. À la campagne, elles aidaient au jardin, à nourrir les bêtes, à s'occuper des petits, à garder les animaux etc. Les familles aisées pouvaient acheter des poupées sur catalogue et un joli berceau en osier. Il existait des poupées en chiffon, en feutre vers les années 1900 à 1930 ou en cire. Dès le Second Empire, la poupée représente la mode ; elle est en bois et en composition (amalgame durci de plâtre, carton et paille), la tête en porcelaine (porcelaine mate cuite deux fois). Après la guerre 14-18, on a aussi trouvé des poupées en carton pressé avec leurs habits. En 1933, ma maman a reçu une poupée en carton ; elle était raide mais bien peinte avec des couleurs pastel.



Souvent les pères confectionnaient des petits lits pour les poupées, en bois de récupération ; les mères donnaient du chiffon pour confectionner les draps. Mais on ne jouait pas beaucoup car les poupées étaient très fragiles ; on se contentait de les regarder.





En 1950, j'ai reçu de ma marraine une jolie poupée pour mon huitième anniversaire. Un peu plus tard j'ai reçu un « baigneur » en celluloïd. Là aussi c'était très fragile et très inflammable. Il en existait de plusieurs dimensions. Les petites filles leur tricotaient des vêtements car on recevait le bébé nu.



Lors d'une fête de saint Nicolas, j'ai reçu un petit lit pour mettre ma poupée et mon poupon. Nous ne fêtons pas Noël quand j'étais enfant. Nous avions des jouets à saint Nicolas qui passait dans les maisons « en personne ». J'ai reçu une dinette, une boîte à couture, des jeux de société (nain jaune, jeu de l'oie, dames, petits chevaux). Les dinettes étaient en

faïence ou porcelaine pour les plus chères et les casseroles en aluminium.

Ce que j'affectionnais le plus était de jouer avec plusieurs petites balles contre un mur. Avec les copines nous faisons des concours, « celle qui joue avec le plus de balles en même temps ». J'ai réussi jusqu'à cinq balles ! J'aimais beaucoup jouer à la corde à sauter.

Le jeudi après-midi, j'allais au patronage, dans un monastère tenu par les sœurs de la Sainte Enfance parce que j'habitais dans un grand bourg où il y avait des religieuses. Nous jouions, faisons des sorties en plein air, je pouvais lire « Ames Vaillantes », une revue pour les petites filles.

Au village, les filles et les garçons jouaient dans les rues ou autour du grand marronnier qui trônait sur la place de l'église. Les garçons construisaient des baraques, jouaient aux billes tandis que les filles apprenaient à broder. Elles faisaient des tapis au point de croix ou au point de tige.



Elles apprenaient à faire des jours simples ou des jours échelle, du feston pour être capables de broder un petit trousseau. Elles tricotaient avec des aiguilles et elles faisaient du tricoton sur une simple bobine sur laquelle on avait fixé quatre pointes. Elles faisaient des vêtements pour les poupées et, quelquefois, elles confectionnaient des poupées en chiffon quand l'argent manquait à la maison pour en acheter une. Apprendre à crocheter des tapis faisait partie aussi de l'apprentissage de la future ménagère et mère de famille, au foyer.





Les enfants confectionnaient parfois un « tape cul » avec une planche sur une grosse pierre. On lisait peu. Les livres étaient assez chers et rares et on pouvait en rapporter de l'école. Il est vrai que nos parents, quand ils nous voyaient jouer ou même lire, trouvaient que c'était du temps perdu et, aussitôt, ils nous donnaient des haricots à écosser, des légumes à éplucher ou du linge à repasser, bref quelque chose à faire. « Le temps c'est de l'argent » disaient-ils. Le temps était très précieux ; il ne fallait pas en perdre à jouer ! Les garçons aussi étaient sollicités pour travailler à la maison ou aux champs.

### L'ARRIVÉE DU MODERNISME

Avant la dernière guerre, on a souvent acheté un poste de radio qui aidait à maintenir le lien avec l'extérieur. On était un peu plus au courant des événements généraux. On écoutait la musique, les jeux, le théâtre, « la famille Duraton », « la reine d'un jour », « Sur le banc » avec Carmen et Lahurette, le Tour de France etc.

L'eau courante sur l'évier et l'électricité dans les maisons ont contribué, tout doucement, à améliorer la vie des femmes en général. Lentement, car les changements se sont faits selon les ressources des gens. Certains ont bénéficié assez rapidement du téléphone à la maison, d'autres ont dû se contenter d'aller téléphoner à la cabine.

Les réfrigérateurs sont arrivés assez tard. On avait l'habitude du garde-manger à la cave. Les machines à laver le linge ont aussi mis longtemps à s'installer dans les foyers car elles étaient coûteuses ; les femmes avaient leurs habitudes et croyaient que les machines allaient abîmer leur linge. La télévision dans les campagnes est arrivée encore plus tard, après les années 1960, de même que la cocotte-minute. Les fers à repasser ont été achetés assez tôt, car leur coût était raisonnable. Pour les déplacements après-guerre on empruntait le véhicule de la « Poste ».

### Epilogue

#### Où est passée l'âme de nos villages ?

Force est de constater que nous avons du mal à retrouver, aujourd'hui, une certaine convivialité entre voisins, voisines, ou simplement habitants du même village. Nous ne connaissons plus nos voisins ! Les gens sont égoïstes, individualistes, indifférents au sort des autres, dit-on... Peut-être, un peu, mais ce n'est pas le seul problème.

Il est certain que, pour les personnes actives, la vie moderne est remplie d'embûches, de soucis, de stress, et chacun a hâte de rentrer chez soi et de finir sa journée confortablement installé dans son fauteuil ou de s'occuper de sa maison, ses enfants, son budget. On n'a pas le temps de s'intéresser à autre chose.

Pour les retraités les choses sont différentes : du fait qu'ils sont retirés de la vie active, leur vie a beaucoup changé. Les commerces n'étant plus au centre du village, ils sont obligés de prendre la voiture pour aller faire leurs courses et rencontrent rarement quelqu'un avec qui discuter. Tout le monde court !

Heureusement, la boulangerie livre encore du pain. Il suffit d'accrocher le sac à pain à la porte. Le journal arrive dans la boîte aux lettres. C'est pratique, certes, mais les nouvelles du village ne sont pas nombreuses. Comment savoir qui est malade, qui a besoin d'aide ! Tiens, les cloches sonnent, qui est mort ?

Est-ce la nostalgie de « ce qu'il y avait dans le temps » ? Quand Madame Avignon tenait encore son café-épicerie, j'étais obligée d'aller chercher mon pain tous les jours et je rencontrais des gens qui faisaient de même. Il y avait bien des ragots, mais aussi des nouvelles de l'un ou l'autre. Si quelqu'un n'était pas venu, on cherchait à savoir s'il était malade ou s'il avait des problèmes ! Je me souviens de Maurice qui descendait à l'épicerie chercher une baguette tous les jours. Chaque fois qu'il croisait quelqu'un il s'arrêtait pour discuter et, en arrivant à la maison, il racontait à sa femme Denise ce qu'il savait.

Tout le monde se disait bonjour ; les enfants avaient tellement peur d'oublier que souvent ils en disaient plusieurs à la même personne.

Désormais les rues sont vides ! Lorsque les maisons changent de propriétaires ou de locataires, très peu se présentent aux voisins. Les rares paroissiens qui vont à la messe, vont dans les villages voisins. Nos églises ne servent plus beaucoup. La mairie fait ce qu'elle peut, mais c'est un centre administratif. Le facteur qui s'arrêtait pour donner son courrier et les mandats, fait maintenant sa tournée en descendant le moins possible de sa voiture. Nous avons encore une école au village, ce qui est bénéfique, car les familles ayant des enfants se retrouvent à la sortie des classes. Le Foyer Rural s'efforce de maintenir une bonne ambiance en proposant des activités diverses. Pour exemple, le « repas des anciens » dans l'hiver est le

bien venu quoi qu'en disent certains qui ne se trouvent pas assez vieux. Heureusement, nombre d'entre eux se sont mis à l'informatique.

Cette vie moderne nous entraîne dans une spirale infernale ; chacun ne compte que sur lui et nous devons, je crois, nous habituer et nous organiser de façon à ne pas trop avoir besoin d'aide. Ce petit coin d'épicerie, n'était-ce point l'âme du village ?

### Illustrations

Photographies et croquis de l'auteur.  
Cartes postales anciennes : collection privée.  
Vignettes : ancien catalogue Manufrance.

